Document generated on 06/01/2025 7:09 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« La petite fille qui avait mis ses parents dans ses poches »

Guylaine Massoutre

Number 65, 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29694ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Massoutre, G. (1992). Review of [« La petite fille qui avait mis ses parents dans ses poches »]. *Jeu*, (65), 220–221.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«La petite fille qui avait mis ses parents dans ses poches»

Texte d'Alain Fournier. Mise en scène : Michel Fréchette, assisté de Michel P. Ranger; conseiller dramaturgique : Michel Laporte; scénographie : Mario Bouchard; marionnettes et décor : Marc-André Coulombe; éclairages : Sylvain Letendre; conception sonore : Simon-Pierre Gourd. Avec Isabelle Brouillette, Sylvain Gagnon, George Krump et Marc-André Roy. Production du Théâtre de l'Avant-Pays, présentée à la Maison Théâtre du 14 octobre au 1er novembre 1992.

Tendre marotte

À lire le titre, on croirait qu'il existe une espèce particulière d'enfant capable d'embobeliner ses parents, irrésistiblement... Oui, vous les aurez reconnus, ce sont bien de nos enfants qu'il est ici question. Et de leurs trop généreux parents, qui seront gentiment raillés.

Quel enfant ne rêve pas d'emporter ses parents avec lui, partout où il va, et surtout d'en faire des marionnettes à la mesure de sa fantaisie? C'est la géniale trouvaille de cette comédie pour les jeunes de cinq à huit ans qui, à partir d'une bonne idée d'Alain Fournier, raconte l'histoire d'une petite fille volontaire, débrouillarde et très capricieuse, qui a décidé de courir le monde pour se trouver le bébé que ses parents refusent encore de lui donner.

Le propos est moderne : dans cette histoire, les enfants voient se réaliser un rêve familier, une vraie scène de magie; pas un qui ne sache que les grandes personnes vivent à une autre échelle, hors de leur petit monde. Or, voici que l'autorité devient lilliputienne, tandis que le caprice devient le prétexte d'une grande aventure. Cette enfant indomptable a l'audace qui manque à nos chers petits, peu enclins à franchir les étapes avant le temps, pour peu qu'ils aient été jetés dans l'univers inconnu des garderies dès leur âge le plus tendre : ils ne se laisseront que mieux prendre par le rêve.

Le tempérament de notre héroïne est plutôt trempé dans ces familles dont l'enfant attend impatiemment de s'expulser, pour rassasier son inlassable curiosité : le monde des adultes paraît si enviable, et ces parents trop occupés semblent si passionnés par tout autre chose que les bébés... Le monde de l'enfance ne connaît ni limites ni raison à ses désirs, quand les parents s'évertuent à parer à l'essentiel et au superflu, sans expliquer l'ordre du monde. Peut-être oublient-ils, ce faisant, de répondre à la vraie solitude des enfants, celle qui, vue sous l'angle de la tendresse, laisse place aux aventures heureuses et laisse parler les inquiétudes des petits.

Mais l'histoire appartient aussi à un folklore plus ancien. C'est un conte, avec des marionnettes, dont cette poupée qui joue un rôle temporaire quand elle se substitue à la narratrice, chaque fois que celle-ci entre dans le miroir. Ces parents dans la poche sont, comme en Asie, des figurines magiques qui portent chance et déjouent le malheur. La petite fille de cette pièce crée son Pygmalion, comme la narratrice laisse sa place à une poupée sur tiges, sans bouche mais bien vivante, derrière un castelet.

Ces marionnettes de chiffon sont toutes nées d'un souffle d'amour. C'est d'ailleurs le thème de la quête : «Je veux un bébé...», répète l'entêtée. Nous voici au cœur de la création, dans un jeu où le double et l'image occupent une fonction centrale. L'enfant règne en reine, et le spectateur s'identifiera également aux souvenirs de la narratrice ou à la composition du jeu des marottes. Le jouet tient donc une place omniprésente, qui nous accompagne dans le monde des illusions.

Cette enfant ne grandit pas sans heurt : c'est dans ces difficultés que se glisse le jeu. L'apprentissage de la maternité, qui se fait habituellement chez les petites filles par le jeu avec les poupées, est ici rendu impossible parce que le modèle maternant est singulièrement absent : l'imitation inconsciente laisse place à des dialogues imaginaires

avec des marionnettes qui ne sont jamais des bébés, mais qui sont bel et bien réduites aux désirs de l'enfant, accomplissant ainsi la fonction du simulacre. Tendre marotte, la marionnette permet à l'enfant de dominer ce monde des adultes qu'il comprend si mal et dont il flaire les secrets. Vouloir un enfant, à tout prix, tel est bien le programme à propos duquel les enfants réclament aujourd'hui des comptes. Le petit garçon et la vieille dame qui entrent dans cet univers complice soulignent le fantastique léger de cette fantaisie et, sur un plan psychologique, ils intégreront cette petite personne volontaire dans l'univers social des contraintes et des lois humaines : ce ne sont pas les aspects les plus sympathiques de ce projet! Du moins, le plaisir est au rendez-vous : c'est ce qu'a imaginé de nous faire partager, très astucieusement, Mario Bouchard, le scénographe.

La mise en scène repose donc sur deux niveaux : celui du récit réaliste et celui de l'imaginaire. La narratrice, Isabelle Brouillette, très convaincante dans son rôle d'actrice qui n'a pas encore complètement grandi, module sa voix et joue ainsi tous les rôles : les enfants adoptent facilement ce procédé de jeu et de parodie. L'espace est bien travaillé, puisque plusieurs plans et plusieurs échelles des personnages sont successivement occupés; les éclairages très jolis (surtout sur le miroir et dans la chambre de l'enfant) suscitent des émotions et complètent une esthétique du décor très réussie dans sa simplicité. Ainsi, le langage visuel particulièrement soigné du Théâtre de l'Avant-Pays (qui a déjà signé plus de vingt réalisations) soutient ce qu'un texte un peu mince laisse entrevoir de potentialités. Bravo au travail de mise en scène de Michel Fréchette, qui a ouvert brillamment la neuvième saison des spectacles pour enfants de la Maison Théâtre.

Guylaine Massoutre

Les marionnettes et le décors conçus avec soin par Marc-André Coulombe pour *La petite fille qui avait mis ses parents dans ses poches* du Théâtre de l'Avant-Pays. Photo : Michel Cusson.